

1497

*Henri et respectueuses amitiés  
C. Jullian*

p. 389

**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux  
et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXVII<sup>e</sup> ANNÉE

**REVUE  
DES  
ÉTUDES ANCIENNES**

Paraissant tous les trois mois

**TOME VII**

N<sup>o</sup> 4

**Octobre-Décembre 1905**

**C. JULLIAN**  
Notes gallo-romaines.  
XXVIII

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDUGARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Lausanne :** F. ROUGE & C<sup>o</sup>, 4, RUE HALDIMAND

**Paris :**

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF



# NOTES GALLO-ROMAINES

XXVIII

## LES CELTES CHEZ HÉRODOTE

Hérodote mentionne deux fois les Celtes<sup>1</sup> : les deux fois, il en parle comme d'une population du Couchant, voisine des Cynètes, le peuple du cap espagnol de Saint-Vincent<sup>2</sup>.

Aussi est-on tenté de croire et croit-on d'ordinaire<sup>3</sup> que l'historien grec a en vue les Celtes ibériques, ceux que les géographes ultérieurs ont connus sous le nom de « Celtibères » ou de « Celtiques »<sup>4</sup>. Et on en conclut que, dès la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, des Gaulois avaient déjà franchi les Pyrénées et conquis des domaines dans la grande péninsule du Couchant d'Hiver.

Je voudrais prouver que les Celtes d'Hérodote habitaient non au sud, mais au nord des Pyrénées, et très loin vers le nord, sur l'Océan germanique, dans la région des Hyperboréens

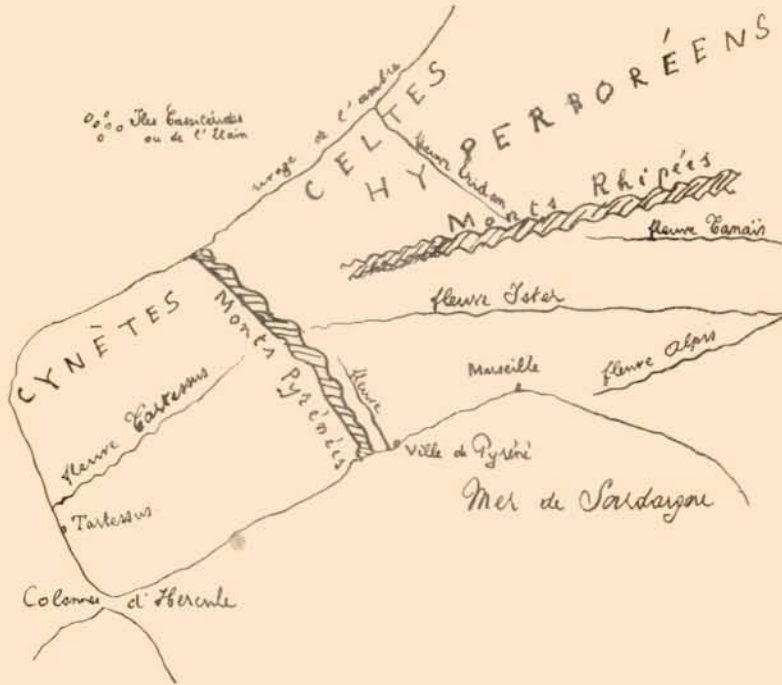
1. Ἰστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Ἡυρήνης πόλιος ῥέει μέσσην σχίζων τὴν Εὐρώπην. Οἱ δὲ Κελτοὶ εἰσι ἔξω Ἑρακλείων στεγλέων, ὁμοῦρῶσαι δὲ Κυνησίαισι, αἱ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκίσουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικηθέντων. — Ῥέει γὰρ ὁθὶ διὰ πλάτος τῆς Εὐρώπης ὁ Ἰστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, αἱ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκίσουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ. — II, 33, et IV, 49. — Ces deux textes sont visiblement copiés, mot pour mot, sur une même source. Ils ne diffèrent l'un de l'autre que sur deux points : 1<sup>o</sup> l'orthographe du nom des Cynètes : *Cynesii* ici et là *Cynetes*; 2<sup>o</sup> l'application d'*extremi* tantôt aux Cynètes seuls, tantôt à eux et aux Celtes après eux. — Il y a évidemment une très grande analogie entre le double texte d'Hérodote et celui d'Aviénus (200-203) : *Inde Cempsis adjacent populi Cynetum : [C]yneticum jugum, qua syderalis lucis inclinatio est, alte [I]umesens ditlis Europe extinum*, ce qui me fait croire que le récit du voyage d'Himilcon, principale source occidentale d'Aviénus, a été directement, ou indirectement, connu par Hérodote, mais étrangement déformé et simplifié. Car je ne peux pas penser, comme on l'a supposé, qu'Hérodote soit ici la source d'Aviénus (cf. 49).

2. *Cynetes* est leur vrai nom; cf. Aviénus, 201-205; cf. Müllenhoff, I, p. 113; Hübner ap. Wissowa, IV, c. 1906-1907.

3. Müllenhoff, I, p. 108 : *Man kann... die Einwanderung der Kelten in Iberien frühestens ins letzte Viertel oder Drittel desselben Jahrhunderts setzen (vi<sup>e</sup> siècle)... weil Herodot im fünften Jahrhundert jene dort durchaus nicht mehr als neu angekommen betrachtet. De même Christ, Avien, 1868, p. 142; C. Müller, *Philologus*, t. XXXII, 1873, p. 115; etc.*

4. Cf. Hübner ap. Wissowa, t. III, c. 1886-1894.

d'Europe, celle de l'ambre et celle de l'Eridan. — Voici, du reste, la façon dont, je crois, Hérodote et ses contemporains grecs se sont figuré l'Occident :



1° « Au delà des Colonnes d'Hercule, » dit Hérodote, « on trouve les Cynètes, et c'est le dernier peuple de l'Europe du côté du Couchant : tout de suite après eux, on rencontre les Celtes. » — Les Celtes sont donc à la fois au nord et à l'est des Cynètes. Mais, comme Hérodote ne mentionne, à l'Occident de l'Europe, que ces deux noms, on peut, sur la carte, leur donner à l'un et à l'autre la plus grande extension possible.

2° « Le Danube, » dit-il encore, « traverse toute l'Europe, après être descendu de chez les Celtes et de la ville de Pyréné<sup>1</sup>; »

1. Avant Hérodote, on donnait pour origine au Danube les monts Rhipées (Pindare, *Olymp.*, III, 25 et suiv.; scholies d'Apollonius, IV, 284). Brandis (Wissowa, IV, c. 2109) essaie de prouver que cette source et ces Rhipées étaient alors placés vers le Nord-Est, et que, par suite, la conception d'Hérodote, qui fait venir le Danube du Nord-Ouest, marque un progrès. Je ne suis point d'accord avec lui : Hérodote, je crois, s'est borné à reculer le plus possible vers l'Ouest la source du fleuve, que ses prédécesseurs plaçaient, moins loin, au Nord-Ouest de la Grèce. Somme toute, ses notions géographiques, pour ce point particulier de l'Occident, marquent un recul,

« ville » est ici pour « montagne »<sup>1</sup>, Hérodote aura confondu la chaîne des monts pyrénéens et le port roussillonnais de Pyréné<sup>2</sup>. — Les Celtes sont donc en deçà des montagnes par rapport à l'Orient, et la région pyrénéenne, dans la pensée d'Hérodote, sépare la terre des Cynètes et la terre des Celtes.

3° Si le Danube partait des Pyrénées pour traverser toute l'Europe, c'est sans doute que l'on attribuait à cette chaîne de montagnes la direction Sud-Nord. Et c'est en effet celle que leur ont fait suivre bien des géographes anciens<sup>3</sup>. — Donc, les Celtes étaient les peuples que l'on rencontrait, sur l'Océan, en remontant vers le Nord-Est au delà des Pyrénées.

4° Je dis « sur l'Océan », car Hérodote associe à la mention des Celtes celle des Colonnes d'Hercule ou celle du rivage de l'Océan : ce qui prouve qu'il ne les envisage que comme un peuple de la mer, et qu'il ne les connaît que par des navigateurs partis de Cadix<sup>4</sup>.

mais ce recul est évidemment produit par l'acquisition de notions nouvelles, qui sont venues s'enchevêtrer dans les connaissances antérieures. On trouverait, dans l'histoire de la géographie vers 1500, de semblables reculs, dus à ce qu'on a voulu rapprocher les notions anciennes et les découvertes récentes : par exemple, lorsqu'on a prolongé l'Inde jusqu'aux terres de l'Amérique; voyez à ce sujet les remarques de A. Bernard *op. Schrader, Atlas de géographie historique*, n° 30. Toute découverte commence par fausser quelques idées justes. Dans ce dernier sens, d'Arbois de Jubainville, *Rev. arch.*, III<sup>e</sup> s., t. XII, 1888, p. 61 (cf. *Les premiers habitants de l'Europe*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, 1889, p. 232 et s.; II, 1894, p. 18 et s.), et à peu près dans le même sens que Brandis, mais avec beaucoup plus de prudence, Hauvette, *La Géographie d'Hérodote*, 1889 (*Rev. de phil.*, n. s., t. XIII), p. 19 et s. Le travail de Brandis, est d'ailleurs, pour toute cette partie, inspiré, parfois même mot pour mot, de celui d'Hauvette.

1. Les confusions de ce genre sont fréquentes chez les Anciens. Dans cette même région, Ephore (p. 39, Didot) faisait des Ibères πόλιν μέγαν. Je ne serais pas étonné que ce genre d'erreurs vint en dernière analyse d'une mauvaise traduction d'un texte phénicien : les Grecs auront interprété par « ville » un mot signifiant « région », cette acception de région, dans le texte primitif, étant appliquée soit à des groupes humains, soit à des montagnes (cf. Aviénus, 627, dont la source paraît avoir évité les erreurs de traduction de ce genre).

2. Confusion qui s'explique parce que les Pyrénées commençaient en réalité au port de ce nom (Aviénus, 554-562), parce que les anciens ont localisé dans cette région roussillonnaise les légendes étymologiques sur les Pyrénées (Silius, III, 415-441; Geffcken, p. 152), et parce qu'après tout ils n'ont connu d'abord les Pyrénées que sur ce point, et qu'à l'occasion du voyage à ce port. — La notion d'Hérodote sur la source du Danube se retrouve chez Aristote (*Météorologiques*, I, 13, 19), mais avec une rectification sur les Pyrénées : Ἐκ δὲ τῆς Ἠυρώπης, τοῦτο δ' ἐστὶν ὄρος πρὸς δυσμῆν ἰσημερινῆν (par conséquent, au nord de l'extrémité S.-O. de l'Europe) ἐν τῇ Κελτικῇ, ῥέουσιν ὅ τ' Ἴστρος καὶ ὁ Ταρτησσός· οὗτος μὲν οὖν ἕξω σιτηλῶν, ὁ δ' Ἴστρος δι' ὅλης τῆς Εὐρώπης... Aristote a puisé ici à la même source qu'Hérodote (cf. Brandis, c. 2110).

3. Strabon, II, 1, 27 et 28.

4. Et non pas par les relations continentales de Marseille. De même Hauvette, p. 20 : « Il entend qu'on arrive chez eux par mer en passant par les Colonnes d'Hercule, sans rien préjuger de la distance qui les sépare de ce détroit. »

5° Or, au delà des Pyrénées, sur le rivage de l'Atlantique, Hérodote n'a entendu parler que de trois choses : des Celtes d'abord, puis d'un grand fleuve se jetant vers le Nord, que ses contemporains appelaient l'Eridan, et enfin de l'ambre qu'on récoltait sur ses bords<sup>1</sup>. — Celtes, Eridan, ambre, doivent donc se trouver ensemble, dans une même région : et ces trois choses étaient, de cette région, le nom ethnique, le fleuve principal, le produit utile.

6° Ambre et Eridan nous obligent à localiser ces Celtes dans la région de la Frise et de l'estuaire de l'Elbe. Comment se fait-il donc qu'Hérodote ne mentionne, au delà des Colonnes d'Hercule, d'autres pays que Cadix-Tartessus, les Cynètes et la terre de l'ambre, et, en plus, les îles de l'étain? — C'est qu'il emprunte ses renseignements à quelque récit de navigateur<sup>2</sup>, et pour un navigateur, l'essentiel, au delà des Colonnes d'Hercule, c'étaient Cadix d'où l'on partait pour l'étain et l'ambre, le cap des Cynètes où l'on changeait de direction, les îles où l'on chargeait l'étain, les bords de l'Eridan où l'on recueillait l'ambre.

7° Dans un vieux récit mythique, qui nous a été conservé par Apollodore, Hercule va chez les Hyperboréens pour cueillir les pommes d'or des Hespérides. Il se bat d'abord contre Cycnus, le fils de Pyréné : il est donc au pied des montagnes, du côté de l'Est, dans le Roussillon. Puis, il se hâte vers le Nord, pour atteindre l'Eridan<sup>3</sup>. — Il cherche donc à rejoindre par terre le fleuve dont parlait Hérodote.

8° Mais par quel hasard Celtes, Pyrénées, Eridan, ambre, source du Danube, choses disparates et lieux distants, se trouvent-ils réunis en un bloc chez Hérodote? — Tout cela,

1. Hérodote, III, 115 : Ἡριδανόν... ποταμὸν ἐκδιδόντα ἐς θάλασσαν τὴν πρὸς βορρῆν ἄνεμον, ἀπ' ὧν τὸ ἤλεκτρον φαίνεται λόγος ἐστίν. Ajoutez (*ib.*) les îles Cassitérides.

2. Hérodote, I, 163; IV, 152, 192.

3. Apollodore, II, 5, 11 : Ἡρακλῆος οὖν ἐπὶ ποταμῶν Ἐχίδωρον ἦκε [dans l'espèce, la Têt en Roussillon?]. Κύνος δὲ, Ἄρεος καὶ Πυρήνης [nymphe du Roussillon, regardée plus tard comme l'amante d'Hercule, Silius Italicus, III, 415-441] εἰς μονομαχίαν αὐτὸν προέκλειετο Ἄρεος δὲ τοῦτον ἐκδικούτος καὶ συνιστάτος μονομαχίαν, βλήθεις κεραινῶς μέσος ἀμροτέρων διακλύει τὴν μάχην [il devait y avoir, dans la région des montagnes du Roussillon, un nom qui rappelait celui de la foudre, ou un sommet qu'on disait frappé de la foudre, et le tout était appliqué à la légende d'Hercule : Tzetzes (Scolies à Lycophron, 1305), place les Bébryces, le peuple de la nymphe Pyréné, μεταξὺ Πυρήνης καὶ Κεραινῶν ὄρων, et ces « montagnes de la foudre », peut-être les

c'était ce que lui et ses contemporains connaissaient de plus éloigné vers le Nord-Ouest : par un défaut de perspective qui est courant dans les descriptions de terres lointaines, on resserre autour d'un même point tous les noms que l'on sait et tous les faits que l'on raconte à leur propos. Regardez la carte de Martin Behaim, de 1492 : les mots de *Tartaria*, *Cathaja*, *Thebel*, tiennent dans un espace grand comme une petite partie de l'Europe. Regardez le Globe Doré, vers 1528 : Mexico, Chine, Moluques, Thibet, s'entassent sur le même méridien, sans parler de Gog et de Magog<sup>1</sup>. C'est ainsi que procédaient les géographes grecs des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles<sup>2</sup>, accumulant à la lisière de leurs cartes les derniers peuples connus et les plus lointains pays mythiques, et les entremêlant : Tartessus, Cynètes, Celtes, Danube et Pyréné, Eridan, Rhipées et Hyperboréens<sup>3</sup>.

9<sup>o</sup> Mais, de ce que les cartographes contemporains de Colomb ou de Cortez aient enchevêtré l'Inde, le Thibet, les rivages et les îles d'Amérique, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient eu que des notions inexactes sur Mexico et Cuba. De ce qu'Hérodote et les Grecs de son temps ont mêlé Danube, Pyrénées et Celtes, il ne résulte pas qu'ils aient été fort mal renseignés sur ce dernier peuple. Qu'on lise, au contraire, les textes antérieurs à Pythéas qui concernent les Celtes de l'Atlantique : ils s'accordent tous pour nous ramener sur la terre où Hérodote nous a déjà conduits. — Le domaine des Celtes, disent-ils, est si exposé au froid, que l'âne ne peut y vivre<sup>4</sup>. Il touche à la mer, et les

Corbières, sont un emprunt à l'épisode herculéen raconté par Apollodore; cf. 1901, p. 329]. Βαδίζων δὲ εἰς τὴν Ἰλλυριῶν [Illiberris? Elne; cf. 1901, p. 327] καὶ σπεύδων ἐπὶ ποταμὸν Ἡριδανόν [il va vers le Nord, d'Elne à l'embouchure de l'Eridan, cf. le croquis de la page 376] ἔγχε, et ici la trace de la route d'Hercule se perd. — Ce n'est que plus tard que les mythographes, n'ayant pas compris de quelle région il s'agissait dans ce récit, l'ont placé dans la Macédoine, sur le fleuve Echédorus.

1. Jomard, pl. xv, 2 (définitive); Nordenskiöld, *Periplus*, p. 159; Schrader, *Atlas de géographie historique*, n<sup>o</sup> 30.

2. Ce sont en particulier ceux qu'Hérodote appelle « les Ioniens », cartographes ou logographes, et nommément ceux de l'école milésienne, Anaximandre et Hécatee; cf. Hauvette, p. 2 et s.; Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 1887, 1<sup>er</sup> p.

3. Outre les noms que nous avons vus réunis chez Hérodote, voyez, chez Aristote (p. 369, n. 2), la mention de la source de Tartessus, voisine de celle des Pyrénées.

4. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 28. C'est en Hollande seulement que les ânes deviennent rares (1,467 seulement); on n'en trouve pour ainsi dire plus en Danemark (139 seulement) : d'après les statistiques du Ministère de l'Agriculture, *Annales de 1902*, p. 730 et 740.

raz de marée sont les principaux périls de ses habitants<sup>1</sup>. — Nous sommes donc bien chez les riverains de l'Elbe et de la mer du Nord, et ce sont deux des caractéristiques de leur pays, et précisément les deux plus connues et les plus mentionnées de tout temps<sup>2</sup>.

Jusqu'au temps de Pythéas, la Grèce n'a point connu sur les rivages de l'Atlantique d'autres Celtes que ceux-là. Elle s'est bornée à répéter, sur leur compte, les mêmes vieux récits, qui remontaient à d'anciens marins, coureurs de mer<sup>3</sup> et chercheurs d'ambre<sup>4</sup>.

CAMILLE JULLIAN.

1. Ephore *ap.* Strabon, VII, 2, 1 : Ἀροβίαν οἱ Κελτοὶ ἀσκούντες κατακλιζέσθαι τὰς οἰκίας ὑπομένουσιν, ἐπὶ ἀνοιχομοῦσι, καὶ ὅτι πλείων αὐτοῖς συμβαίνει φθόρος ἐξ ὕδατος ἢ πολέμου, ἢ περὶ Ἐρρορός φησιν. D'après Ephore (? cf. Christ, *Avien*, p. 142), Aristote, *Ethique à Nicomaque*, III, 10; *Ethique* d'Eudème, III, 11. Inde Nicolas de Damas, fr. 104; Elien, *Histoire variée*, XII, 23. Et ces allusions aux raz de marée nous ramènent précisément encore à la Frise et au Jutland. Sur les raz de marée de la région frisonne, les documents abondent; voyez en dernier lieu les indications fournies par Marcks, *Bonner Jahrbücher*, t. XCV, p. 35 et s. On trouvera bien d'autres indications dans le recueil des *Mittheilungen des Vereins nördlich der Elbe zur Verbreitung naturwissenschaftlicher Kenntnisse* de Kiel, et dans le *Jahrbuch der Gesellschaft für bildende Kunst und vaterländische Altertümer* de Emden. — Cf. Aviénus (Himilcon?), 133-142, qui regarde les Celtes comme un peuple de la mer et en parle comme un chroniqueur du 1x<sup>e</sup> siècle parlerait des Normands. — Et voilà ce qui confirme admirablement la tradition druidique sur la patrie primitive des Celtes (Timagène *apud* Ammien Marcellin, XV, 9, 1) : *Ab insulis extimis confluisse et tractibus Transrhenanis crebritate bellorum et adlutione fervidi maris sedibus suis expulsos*. — Comme tous ces textes sur le premier domicile des Celtes concordent étrangement entre eux!

2. En ce qui concerne les raz de marée, voyez la note précédente. L'âne, qui souffre au delà du 52<sup>e</sup>, a toujours été pour les peuples scandinaves un objet de surprise ou d'effroi : voyez le parti que George Sand a tiré de cela dans *l'Homme de Neige*.

3. C'est également à une source du 1x<sup>e</sup> ou du v<sup>e</sup> siècle que Pausanias emprunte sa description de la Galatie de l'Eridan; il n'y est question que d'un grand fleuve, d'une mer difficile, pleine d'écueils, de gouffres et de monstres, ἐς τὰ πέρατα οὐ πλωίμω (Pausanias, I, 4, 1) Contrairement à M. d'Arbois de Jubainville (t. I, p. 342), je crois cette source différente de Timée et plus ancienne : pour Timée, l'Eridan est le Pô (*apud* Apollonius, IV, 603-613; *ap.* Diodore, V, 23, 1; *contra*, Geffcken, p. 161, qui soutient à tort que Timée n'a pu connaître le Pô). La source de Pausanias doit être, indirectement, Himilcon : cf. οὐ πλωίμω = *parvo aquarum*, ἄμπωτιν = *gurgites*, βελγία = *beluas* (Aviénus, 126, 127, 129; 410-415).

4. En dernière analyse, il n'est aucun de ces textes qui ne puisse se ramener au voyage d'Himilcon, cf. p. 375, n. 1, et p. 377, n. 2.

## CHRONIQUE GALLO-ROMAINE

---

**Cordouan et les variations du littoral.** — « Aussi loin que portent les témoignages, Cordouan, Royan et Soulac étaient à peu de chose près séparés par la mer de la manière actuelle. » Quiconque voudra étudier cette question sans parti pris et avec les textes, sera d'accord avec M. Saint-Jours (*Revue philomathique de Bordeaux*, sept. 1905).

**Musée de Metz.** — M. Keune fait paraître un charmant album de 20 pages avec 47 gravures et texte, qui sera, pour tous les visiteurs, un précieux souvenir (*Erinnerung an das Museum der Stadt Metz*). Le gallo-romain domine. Mais remarquez le bas-relief roman de Scy-les-Metz, au fauve tenant dans sa gueule une main humaine (cf. Reinach, *Cultes*, p. 289).

**Fouilles de Metz.** — *Museum der Stadt Metz : Fundbericht über die Ergebnisse der Erdarbeiten im südlichen Vorgelände von Metz*, de 1903 à avril 1905, par M. Keune (tirage à part du *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift*), Trèves, 1905. Le patrimoine épigraphique de Metz, dès l'apparition du volume du *Corpus*, se trouve doublé. M. Keune est chargé de rédiger le supplément à ce volume.

**Le dieu au maillet.** — Apparaîtrait-il sur les poteries gallo-romaines (Héron de Villefosse, *Revue épigraphique*, 1904-1905, p. 120)? C'est vraisemblable; mais le port de la tête, des jambes, la coiffure, l'allure générale, nous éloignent du dieu au maillet des sculptures. On dirait que, sur les poteries, il porte la marque d'une main et de traditions artistiques plus classiques, moins indigènes.

**Saint-Paulien et Le Puy.** — M. Héron de Villefosse (même *Revue*, p. 133) a mille fois raison. Saint-Paulien a été la vraie capitale des Vellaves au moins jusqu'à 300. Tous les débris du Puy viennent de là. La thèse qui fait du Puy une vieille ville, précurseur de Saint-Paulien, est exactement une contre-vérité (cf. *Revue des études anciennes*, 1905, fasc. 1, p. 147, n. 2). Au surplus, la théorie acceptée par M. de Villefosse et nous-même est vieille de quelques centaines d'années. Elle est chez Le Beuf, Mérimée, et partout. A notre sentiment, la combattre, c'est faire reculer la science de deux siècles.

**L'imagerie populaire.** — Je songe aux médaillons en terre cuite sur lesquels l'attention a été appelée par les travaux de MM. Déchelette, Héron de Villefosse, Mowat (*Rev. épigr.*, n<sup>os</sup> 115 et 116). N'y a-t-il pas à leur origine des récits ou des histoires populaires? ne sont-ce pas les



équivalents gallo-romains de ces lithographies représentant les scènes du Vicaire de Wakefield, ou l'histoire de Geneviève de Brabant, dont sont ornées encore tant de vieilles demeures de campagne? et les équivalents, de même, des faïences à sujets qui font aujourd'hui la joie des desserts d'auberge? A deux mille ans de distance, l'homme conserve ses mêmes goûts : mais il change ses histoires.

**Noms de lieux.** — Le bon et précieux article que M. Brutails vient de consacrer aux noms des communes girondines (*Rev. philomathique de Bordeaux*, sept. 1905)! Comme il montre bien à la fois l'extrême prudence avec laquelle il faut traiter de ces questions et les services qu'elles peuvent rendre à la science du passé. Noms anciens disparus et remontant pour la plupart aux temps préromains : *Ligena* (Saint-Macaire), *Stampis* (La Brède), *Coma* (Aygumorte), *Vernacum* (Saint-Sulpice-d'Izon), *Scroa* (Paillet), etc. Noms actuels qui font songer à une étymologie très ancienne et qui en réalité viennent de choses récentes : Saint-Selve, fait songer à *Silva*, vient de *Sanctus Severus* : l'île du Carney fait songer à *Carnarium*, vient de l'île de Garnier; le Petit-Palais rappelle *palatium* et vient de *Sanctus Palladius*. Et les calembours : *Sent-Pey-de-Vaus* (*Sanctus Petrus de Vallibus*) devenu Pied-de-Vaux! — Certains noms en *-os* paraissent ne posséder que depuis peu cette *-s* que les Gascons affectionnent pour leurs terminaisons. — De même *-as* vient souvent de l'habituel *-acum* (Martignas était jadis *Martinac*). — Que de leçons et de faits dans ces quatorze pages!

**Les déesses-mères** d'Orléans, par J. Baillet, Orléans, Herluison, 1904, in-8° de 16 p., extrait des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais* : étude sur une figurine du Musée d'Orléans, représentant une déesse assise, tenant un vase et une coupe; rapprochement avec les déesses-mères et d'autres figurines d'argile du Musée.

**Religions du Portugal.** — Le tome II de l'ouvrage considérable de M. Leite de Vasconcellos (*Religiões de Lusitania*, Lisbonne, 1905) renferme un fort grand nombre de renseignements précieux sur les choses celtiques : extension des Celtes en Portugal, toponomastique celtique; figures de dieux lusitano-romains à comparer aux dieux gaulois. Qui nous donnera un livre pareil pour la Gaule?

**Fréjus.** — Je vois signalé dans le *Bulletin de la Société archéologique de Marseille*, 1905, 4, un *Fréjus inédit*, de M. le colonel de Ville d'Avray.

**L'inscription de Rom.** — Finira-t-on par lui rendre justice? Après M. Ricochon, mort trop tôt pour publier son travail, après M. Nicholson, voici le maître, enfin, qui l'aborde : j'ai nommé M. Rhys, qui, à cette heure, doit être à Rom pour l'étudier sur place (septembre 1905).

**Perles de verre préhistoriques.** — Étude minutieuse, chronologique et technique, la première qui ait été, je crois, consacrée à ces sortes d'objets : Reinecke, *Glasperlen vorrömischer Zeiten aus Funden nördlich der Alpen*, dans t. V des *Alterthümer uns. heidn. Vorzeit*.

**Le passage des Cévennes par César.** — Extrait d'une lettre que m'écrit M. Paul Martin, professeur au Lycée de Marseille :

« Sur votre demande, je me suis occupé un peu du col du Pal et de la voie romaine, mais je n'ai pas trouvé grand'chose; pas de renseignements écrits sur les chutes de neige, quelques renseignements oraux qui m'ont été donnés par le conducteur des Ponts et Chaussées dirigeant le bureau de Montpezat. On m'a communiqué une brochure s'appliquant surtout à la Drôme : je l'ai lue et n'y ai rien vu de bien intéressant; cependant, elle signale de grandes chutes de neige aux dates suivantes : 1701, avril; 1711, février; 1748, février; 1758, avril; 1780, février; 1802, décembre; 1832, décembre; 1833, mars; 1835, février, mars, avril, décembre; 1836, février et mai; 1841, mai; donc très souvent en février. Voici d'ailleurs le titre de l'ouvrage : *Extrait du Bulletin d'archéologie et de statistique de la Drôme : Météorologie régionale*. Série chronologique générale de tous les faits recueillis par M. Marius Villard, architecte, Valence, 1889.

« A Montpezat, j'ai eu quelques renseignements intéressants. — En montagne, le plus mauvais moment est en février-mars<sup>1</sup> et les chutes de neige paraissent se ressembler sensiblement toutes les années. — Le vieux chemin de Vivier au Puy passait par le col du Pal, mais la voie romaine suivait probablement un trajet un peu différent; elle remontait la Fontollière jusqu'au Roux, puis gagnait Saint-Cirgues en passant par le col de la Marugier et Lalligier (c'est le chemin que va suivre la voie ferrée d'Aubenas au Puy). Il paraît que du Roux à Lalligier on trouve des plates-formes qui ne peuvent s'expliquer que par le passage d'une route importante; des bergers assurent qu'on retrouve des parties pavées; j'aimerais bien m'en assurer, mais je ne puis le faire cette année. — Le col de la Marugier, situé un peu au-dessous du Pal, est le plus bas de la chaîne et le plus facile en hiver. Cependant, le conducteur estime qu'en février-mars il aurait fallu creuser dans les congères des tranchées de 6 à 7 mètres de profondeur sur plusieurs centaines de mètres, pour pouvoir passer facilement; six heures pouvaient alors suffire pour arriver sur le plateau. — Actuellement, des chasse-neige ouvrent les routes assez rapidement, mais en quelques heures elles sont refermées s'il fait un peu de vent. Le vent balayant le plateau accumule la neige dans les dépressions, c'est ce qui constitue les congères. Quoique les routes soient fermées, les montagnards trouvent le moyen de venir du Béage à Montpezat, ils suivent pour cela les parties découvertes par le vent et longeant les congères. Pour connaître un peu l'aspect du pays en hiver, vous pourriez lire la *Lettre de l'abbé de Montesagnè à M. Faujas de Saint-Fond*, qui se trouve à la page 363 de l'ouvrage suivant : *Recherches*

1. [C'est donc dans la saison où eut lieu le passage par César.]

sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay, par Faujas de Saint-Fond, 1778. »

**La thalassocratie phocéenne.** — M. Clerc, dans un article remarquablement documenté et rigoureusement déduit (*Revue des Études grecques*, 1905, p. 143-158 : *La prise de Phocée par les Perses et ses conséquences*), ne croit pas qu'après leur défaite dans les eaux de la Sardaigne, des Phocéens se soient réfugiés à Marseille. Les textes relatifs à cette migration sont, dit-il, trop vagues ou trop postérieurs et ne peuvent prévaloir contre le silence d'Aristote, de Justin et d'Hérodote et la logique des faits. Mais, 1° ces textes sont : Isocrate et Aristoxène de Tarente, qui sont du IV<sup>e</sup> siècle; ce sont : Timagène, Hygin, Sénèque, et peut-être un scholiaste de Thucydide : six textes, c'est beaucoup dans ce désert de l'histoire; 2° Aristote ne dit rien : qu'en savons-nous? Nous n'avons que des fragments insignifiants de son traité de Marseille; son récit semble être tiré des annales de la fondation de Véliè, et Antiochus de Syracuse ne fait que résumer, d'ailleurs fort grossièrement, ces annales (j'accepte du reste la correction *Alalia*, mais cela change peu aux choses). Justin ne dit rien, mais avons-nous tout Trogne-Pompée? 3° La logique des faits : mais il était naturel que d'Alalie, en Corse, les Phocéens allassent chez leurs seuls congénères d'Occident, les Phocéens de Marseille. Et quant à supposer que la flotte ennemie leur barrait le passage du Nord, il ne faut pas oublier qu'elle pouvait tout aussi bien leur fermer celui du Sud.

**Dispater.** — « Diespiter-Dispater, » dans l'*Apokolokyntose* de Sénèque, « est le seul dieu favorable à l'empereur défunt... Dispater était considéré comme l'ancêtre des Gaulois. Les détails donnés par Sénèque pourraient peut-être indiquer l'idée que s'en faisaient les Romains ». — Lejay, *Revue Critique*, 9 sept. 1905, à propos du livre de Ball sur l'œuvre de Sénèque (New-York, Université Columbia, *non vidi*). — Je ne crois pas : tout ce que Sénèque dit de ce *Diespiter Vixæ Potæ filius*, tout ce que ce dieu dit et prononce, sont choses romaines.

**Bas-reliefs gallo-romains du Puy.** — Le Congrès archéologique de 1904 a attiré l'attention sur les bas-reliefs du Puy, qui sont, en effet, parmi les plus curieux de l'époque gallo-romaine. M. Déchelette (extrait du *Compte rendu du Congrès*, 1905, in-8° de 31 p.) voit dans ces bas-reliefs l'influence hellénistique, et c'est bien probable, surtout si l'on songe aux artistes grecs que les Gaulois du Plateau Central et d'ailleurs appelaient chez eux en ce temps-là. Et, pour ce motif, j'hésite un instant à suivre M. Déchelette lorsqu'il voit quelque chasseur à l'arc indigène dans l'arbalétrier du bas-relief Filhol (pl. VI) : il y a là peut-être la copie de quelque scène asiatique. — Je suis de plus en plus convaincu qu'aucun de ces monuments ne se rapporte à la ville du Puy; et je crois que leur fréquence se rattache à quelques privilèges et libéralités faites à la ville de Saint-Paulien et à la cité des Vellaves.

**Sculptures préhistoriques.** — Les dalles de Collorgues (Gard) découvertes par M. Ulysse Dumas et publiées par M. Capitan (*Bull. arch.*, 1<sup>er</sup> fév. de 1905) sont certainement très proches parentes des menhirs sculptés de l'abbé Hermet : si bien que je me demande si leur état primitif était bien l'état de dalle, et non de pilier.

**Le Puy de Corrent.** — Le livre de M<sup>me</sup> V<sup>re</sup> Richenet-Bayard sur le puy de Corrent aura au moins le mérite d'attirer l'attention sur cet *oppidum* arverne, rival et voisin de Gergovie, et sur lequel des fouilles systématiques donneraient, je m'en suis convaincu *de visu*, d'excellents résultats. Quant à y placer Alésia, jamais de la vie (*Découverte d'Alésia en Auvergne, canton de Veyre-Monton, Clermont-Ferrand, Mont-Louis, 1903, in-8° de 176 p.*).

**Peregrinatio ad Loca Sancta.** — Dans sa thèse latine, M. Anglade (Paris, Fontemoing, 1905) a étudié spécialement la latinité de cet ouvrage, dont il accepte, après Férotin, l'origine espagnole : les arguments philologiques dont il a appuyé cette thèse, notamment les preuves tirées du vocabulaire, ne m'ont pas pleinement convaincu. Mais le travail est fort sérieusement fait.

**Histoire des études celtiques.** — M. Tourneur, un des élèves du Cours de Celtique du Collège de France, fera paraître en novembre 1905, à Liège, chez Vaillant-Carmaux, en un in-8° de 250 p., une *Esquisse d'une histoire des Études Celtiques*. Introduction : Les langues celtiques dans l'Antiquité, le Moyen-Age et les temps modernes. Le panceltisme. Importance de l'étude des langues celtiques. — Ch. I : Les études irlandaises. Les vieilles écoles de l'Irlande. La grammaire, la lexicographie et l'histoire jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Les séminaires irlandais sur le continent jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Le collège des Franciscains irlandais de Louvain. Les érudits irlandais au xviii<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècle. — Ch. II : Les érudits manx. — Ch. III : Les érudits gaéliques. — Ch. IV : Les érudits gallois à l'époque païenne. La grammaire, la lexicographie et l'histoire, depuis l'introduction du christianisme jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle. Le mouvement philologique au Pays de Galles au xix<sup>e</sup> siècle. — Ch. V : Les érudits cornouaillais. — Ch. VI : Les érudits bretons. — Ch. VII : Les théories sur les langues celtiques. — Ch. VIII : La philologie celtique comparée. — Ch. IX : Histoire de l'enseignement des langues celtiques.

**Antiquités celtiques.** — M. Dottin fera paraître en novembre 1905 un *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, Paris, Champion, in-8° d'environ 400 pages. — Ch. I : Les sources et la méthode. — Ch. II : La langue. — Ch. III : Les personnes et les coutumes. — Ch. IV : L'État. — Ch. V : La religion. — Ch. VI : Les druides et le druidisme. — Ch. VII : L'empire celtique. — Le but de ce volume est de fournir à tous ceux qu'intéressent les anciens Celtes un résumé aussi complet que possible de tout ce que nous apprennent à leur sujet

l'histoire, la linguistique et l'archéologie. De très nombreuses références bibliographiques et un index très détaillé permettront de l'utiliser comme instrument de travail.

**Alésia et Numance.** — Les fouilles de M. Schulten à Numance, l'inauguration du monument numantin par le roi d'Espagne, la publication par M. Kornemann du fragment d'*Épître* de Tite-Live ont réveillé sur Numance l'attention de tous, en même temps que la réunion d'Alise Sainte-Reine et l'excellente conférence qu'y a faite M. Salomon Reinach (le 18 septembre 1905)<sup>1</sup> a réveillé la popularité de la ville gauloise. Je rapproche à dessein ces deux villes. La résistance de Numance a été autre chose que celle d'une bourgade de montagnes. Plus on examinera son histoire, ses ruines, son rôle, plus on s'apercevra qu'il y a eu d'engagé, à Numance, autre chose que des intérêts locaux. La situation de la ville est exceptionnelle. De toutes parts y confluent routes stratégiques et économiques. Ce n'est pas le milieu géométrique de l'Espagne, mais c'est peut-être un des plus essentiels des nœuds vitaux de la péninsule. Il est impossible que Numance n'ait pas été un marché économique, un centre commercial de premier ordre. Il est fort possible qu'elle ait, par suite, offert des sanctuaires très célèbres, de vraies panégyries. Tout cela se retrouve à Alésia, et explique leur rôle à toutes deux. — Et il y eut, entre les deux sièges, d'étonnantes ressemblances. La circonvallation imaginée par Émilien annonce celle qu'employa César. Les pièges préparés par César ont été proposés à Émilien, qui n'en voulut pas<sup>3</sup>. Les deux *obsessiones* ont été dans le même style. Il est impossible de faire de l'histoire de Gaule sans faire un peu d'histoire d'Espagne.

**La villa de Rouhling** a été fouillée, puis étudiée par MM. Huber et Grenier (*Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte*, XVI, 1904; tirage à part, 1905, 9 planches, 36 p.) avec un soin et une sobriété qui recommandent le travail comme une sorte de modèle pour toutes les descriptions de ce genre. La villa (près de Sarreguemines) est importante; elle se rattache à cet ensemble de belles demeures que l'aristocratie trévire et médiomatrique se fit bâtir sur la Moselle ou la Sarre. Je différerais légèrement des auteurs sur la question chronologique. Je placerais la villa, comme constructions essentielles, avant 250, et pour les parties refaites, après 310. Mais je

1. Kornemann, *Die neue Livius-Epitome aus Oxyrhynchus*, 2<sup>e</sup> cahier de supplément des *Beiträge zur alten Geschichte*, Leipzig, Weicher, 1904, in-8<sup>o</sup> de 131 pages, travail qui est devenu, grâce à la patience et à l'érudition de M. Kornemann, un répertoire et un corpus de tous les faits et de tous les textes de l'histoire romaine au temps de Scipion Émilien. Sa portée dépasse donc celle d'une simple édition.

2. Cf. l'article alerte et documenté de M. Cunisset-Carnot dans *Le Temps* du 21 septembre 1905.

3. Si du moins il faut rapporter à Numance, ce que je crois, l'*urbs praevallida* de Valère-Maxime (III, 7, 2).

peux me tromper. — On trouvera là, sous forme de comparaisons, les éléments d'une étude d'ensemble sur les *villæ* gallo-romaines qui est une des espérances de la science archéologique; cf. ici, p. 243.

**Le Mercure barbu de Beauvais.** — Grâce à M. Thiot, à sa persévérance et sa complaisance, nous pouvons donner ici une reproduction



du célèbre monument. Que l'inscription soit fausse<sup>1</sup>, aucun doute : le falsificateur n'a du reste même pas cherché à dissimuler les caractères.

1. On m'annonce que M. Héron de Villefosse a lu ou fait lire une note sur cette inscription dans la séance du 16 octobre de la Société Académique de l'Oise à Beauvais.

tères de son temps. Reste à savoir si l'inscription n'est pas la copie d'un texte authentique: ce mot de *Healissus* n'est pas de ceux que l'on invente, mais il peut traduire quelque nom de chanoine ou d'érudit contemporain, Aligier, Halisier, Allix, etc. : si les savants du Beauvais actuel veulent bien chercher parmi leurs prédécesseurs du xvii<sup>e</sup> siècle, ils pourraient nous mettre sur la piste de la vérité. Je n'ai pas vu le monument: aussi ne puis-je me prononcer sur l'authenticité du Mercure. La photographie montre évidemment des retouches; d'autre part, les coups de ciseau dénotent parfois certaines habitudes gallo-romaines. Encore une fois, je ne me prononce pas encore. S'il est authentique, le monument est de premier ordre. Merci à M. le docteur Leblond, président de la Société Académique de l'Oise, pour toute la peine qu'il s'est donnée.

**Folklore et théories géologiques.** — Je prie une fois encore tous ceux qui appuient sur la tradition leurs thèses d'oscillations des rivages, de déplacement de la mer, je les supplie de lire l'excellent travail de M. Clouzot, *Un voyage à l'île de Cordouan*, 1905, *Bibliothèque de l'École des Chartes*. Ils verront que la plupart des arguments sur ces déplacements sont des on-dit, et que ces on-dit — pour exprimer ici toute ma pensée — sont purement et simplement des phénomènes d'imagination populaire, qui sont du domaine du folklore, qui se retrouvent dans tous les pays et dans tous les temps. — Louis de Foix parlait, d'après les gens de l'endroit, du temps où l'île de Cordouan a été cultivée, bâtie et peuplée: elle ne l'a jamais été. Mais, de presque tous les rochers de France et d'ailleurs, on vous dira qu'ils étaient jadis des îles fertiles. — La Popelinière raconte en 1592 que la passe de la Grave s'est ouverte il y a vingt ans: c'est faux, elle était connue et pratiquée en 1544. — Il y avait, dit-il, dans les passes de la Gironde les ruines d'une ville engloutie, et à mer basse on peut les voir: c'est la fabuleuse ville d'Ys, ou ville d'Antioche, et le monde entier a des villes semblables, qu'on n'a jamais vues. — Villes mortes, passes qui se creusent, dunes qui se meuvent, îles qui se rétrécissent, ruisseaux qui se comblent, montagnes qui s'écroulent, tous ces fameux témoignages chers aux géographes perturbateurs de cartes sont, pour la plupart, des *vulgi opiniones*, de ces éternelles fables que l'homme répète. Faisant cela, l'homme transforme en mythe quelque fait isolé, ou un vague souvenir de choses d'autrefois, et, presque toujours, il obéit à une loi de sa nature qui est de croire le passé différent du présent. Et c'est souvent à cette loi qu'obéissent aussi, sans s'en douter, les érudits qui enregistrent gravement toutes ces données. — Tout ce que je lis de M. Clouzot me fait pressentir en lui un savant de grand avenir, et qui apportera à l'histoire du sol français ces qualités de méthode, de sagesse, d'exactitude, que personne avant lui n'a appliquées à ce genre d'études.

**Montlaurès et les poteries ibériques** (cf. p. 237). — M. H. Rouzaud vient de publier les résultats de ses fouilles de Montlaurès près de Narbonne (1905, *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. VIII) et il y a joint renseignements et dessins sur le vase grec trouvé là en 1864. On connaît déjà, par la communication faite à l'Académie des Inscriptions par M. Pottier, l'importance de ces fouilles, et notamment des trouvailles de céramiques. — Ces débris ou fragments de vases paraissent former deux groupes: 1° le groupe grec ou gréco-italote, du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle. Aucun étonnement à des importations de ce genre à Narbonne. Les Phocéens y sont venus entre 600 et 480: lisez le Périple d'Aviénus; lisez les fragments d'Hécatée. Marseille mise à part, Narbonne est le plus ancien point du rivage de la Gaule touché par la civilisation méditerranéenne. Il y a eu là, entre 600 et 480, un puissant empire indigène, mettons ligure<sup>1</sup>, celui des Elésyques, qui fut en rapport avec Carthage, et où les Puniques recrutèrent des mercenaires; on les vit combattre à Himère en 480. Et de Sicile, ces Elésyques, ou de Marseille ces Phocéens, ont bien pu rapporter ou apporter des vases peints. Voilà pour la première catégorie de ces vases. — 2° le second groupe, analogue à ceux que M. Paris a décrits, est d'origine et de parenté ibérique, et je vois qu'on les appelle « poteries ibéro-mycéniennes du XIV<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle ». Je ne peux pas accepter cela. J'incline bien davantage à croire qu'elles sont contemporaines des débris du 1<sup>er</sup> groupe, et simplement les poteries indigènes du monde ibérique, j'appelle ainsi l'État ibère dont parle Éphore, celui qui s'est formé en Aragon au plus tard au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle, et qui s'est étendu après 480 sur la Gaule. En ce qui concerne Narbonne, la question est pour moi la suivante: ces poteries ont-elles été importées ou fabriquées par les Elésyques au VI<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle? ou ont-elles été importées ou fabriquées par les Ibères qui remplacèrent ces derniers au V<sup>e</sup> ou au IV<sup>e</sup> siècle? — Les deux groupes nous ramènent donc à 600 ans au plus tôt, et je crois à la période immédiatement antérieure à la descente des Volques.

**Routes préhistoriques.** — Sous le titre de *Routes et lieux habités à l'âge de la pierre et à l'âge du bronze* (*Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, 1903), M. Sophus Müller vient de publier un travail très curieux, comme méthode et comme fond, sur le réseau des routes danoises à l'époque préhistorique. Et il résulte bien de ce travail que beaucoup des grandes lignes de circulation actuelle ne sont que les héritières des pistes tracées il y a des milliers d'années. Et cela est vrai de la Gaule. Nous sommes toujours trop enclins à ne faire commencer qu'avec les Romains la viabilité de notre pays. Des événements comme la conquête des Gaules, des découvertes comme

1. Il est à remarquer que Montlaurès est au centre de la plaine de Livière appelée autrefois *Liguria*, nom qui peut bien être le vestige des temps ligures ou élésyques.



celles des silex du Grand-Pressigny montrent que dès les temps pré-romains et préceltiques les artères essentielles de la Gaule étaient connues, tracées, amplement parcourues. Regardez, comme autres preuves, la liste, d'une extrême utilité, des trouvailles de trésors de monnaies gauloises dressée par M. Blanchet : vous verrez quelques-uns de ces trésors, à coup sûr antérieurs à la conquête, trouvés sur le parcours de routes romaines : preuve que les ingénieurs d'Agrippa n'ont fait que suivre les tracés antérieurs<sup>1</sup>.

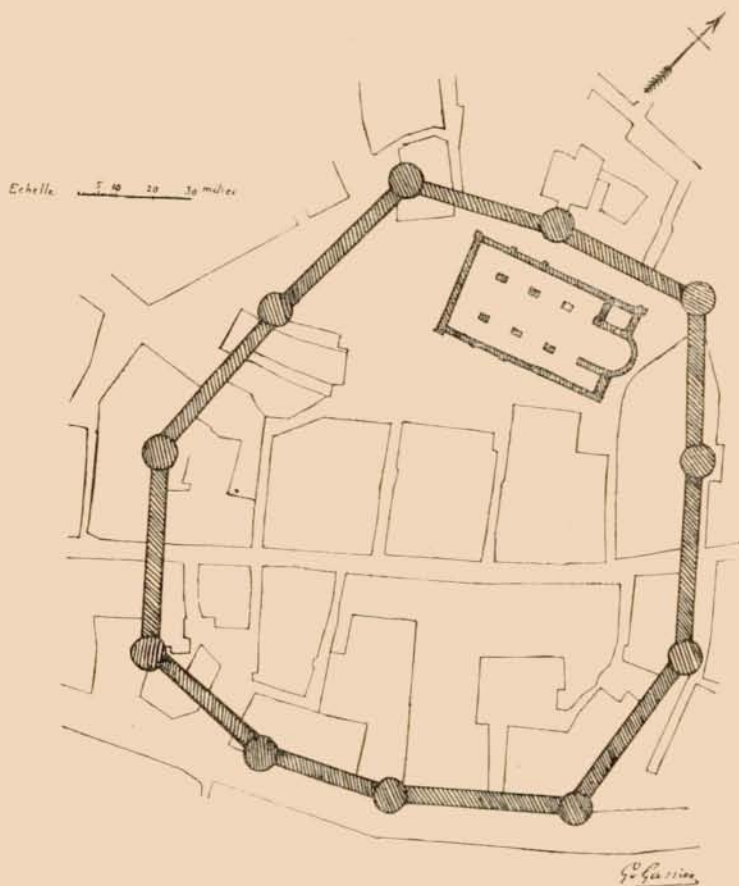
**Dialectes celtiques.** — Revenant sur une idée qu'il a déjà émise et qui est chère aux linguistes d'outre-Manche, M. John Rhys cherche à distinguer en Gaule le dialecte du groupe Q et celui du groupe P : le premier, représenté par les inscriptions de Rom, Coligny, Évreux, etc., serait la langue des Celtes (la Celtique ou la Gaule intérieure) ; le second serait la langue des Belges et de quelques autres peuples (comme Pétracores, etc.), et la fameuse question de la différence entre les mots de gaulois (galate) et celte se résoudrait, en dernière analyse, en l'opposition de ces deux dialectes : opposition que la Gaule Propre offrirait tout aussi bien que la Grande-Bretagne (Rhys, *Celtae and Galli*, extrait des *Proceedings of the British Academy*, t. II, Londres, Froude, 1905, in-8° de 64 p.). — Il est en effet fort possible que les langues belge et celtique se soient différenciées suivant ce mode : mais, jusqu'à nouvel ordre, les documents ne sont pas assez nombreux pour attribuer à coup sûr au groupe belge ou au groupe celte tel mot avec P ou avec Q. Il importe de faire intervenir un troisième élément, l'élément préceltique ou prébelge, le ligure, qui a pu laisser bien des mots dans le vocabulaire géographique. Que cet élément fût demeuré peut-être plus représenté en Belgique, je le crois ; mais cela ne fait que compliquer encore la question et l'enchevêtrement en Gaule des formes P et Q. Quoi qu'il en soit, le travail de M. Rhys pose nettement le problème et a le mérite d'accepter courageusement la celticité des inscriptions aux formes Q, jusque-là si obstinément niée.

**Fibules.** — Extrait de *Portugalia, Materiaes para o estudo do povo portuguez*, t. II, f. 1 : José Fortes, *As fibulas do Noroeste da Peninsula*, Porto, 1905 : contribution, bien ordonnée, à l'histoire des fibules de l'époque de La Tène ; documentation riche et complète. Mais je dois faire des réserves sur l'importance qu'il donne à l'élément gaulois en Espagne. Je doute qu'on puisse conclure des types de fibules à l'extension de la domination celtique<sup>2</sup>.

1. Comme suite à ce que nous disons à propos de Cordouan, p. 381 et 388. Müller, p. 140 : « Il paraît bien qu'en somme la ligne de séparation entre la terre et les eaux était, vers la fin de l'âge de la pierre, essentiellement la même que de nos jours. »

2. Du même auteur, *Bestos de una villa lusitano-romana (Povoa de Varzim)*, extrait de *Archeologia portugueza*, III, Porto, 1905, in-4° de 47 pages, 1 pl.

**Enceinte gallo-romaine de Gap.** — Cf. p. 160. Le travail de M. G. de Manteyer vient de paraître en tirage à part sous le titre *Le nom et les deux premières enceintes de Gap*, Gap, Peyrot, 1905;



PLAN DE L'ENCEINTE GALLO-ROMAINE DE GAP.

in-8° de 334 pages et 4 pl. — Sur les indications fournies par M. de Manteyer, M. Gassies a reconstitué ici le plan de l'enceinte de Gap<sup>1</sup>.

**La catastrophe de l'Aude en 1320.** — C'est ainsi que dans la nouvelle *Histoire du Languedoc* et partout on appelle l'ouverture du bras septentrional de l'Aude, et, par suite, la ruine presque complète du commerce de Narbonne. Interrogé par moi sur l'exactitude de cette date, M. Tessier, archiviste de Narbonne, me répond par l'envoi d'une brochure signée de lui : *Notes sur la Robine de Nar*

<sup>1</sup>. Nous avons déjà donné les enceintes de Bayonne (1905, p. 152), Senlis (1903, p. 35), Dax (1901, p. 216).

*bonne* (Toulouse, Privat, 1905), où je lis (p. 5) : « Aucun des documents actuellement existants ne mentionne ce fait à la date de 1320 ; ...la déviation eut lieu vers 1340, » et encore M. Tessier n'en est pas certain. Toute l'histoire traditionnelle du cours de l'Aude serait donc à refaire.

**Balances gallo-romaines.** — *Notice-étude sur une stalère découverte dans une sépulture du cimetière franc de Berby (Oise)*, par A. Houlé, Beauvais, 1905, in-8° de 12 p. (Société Académique) : bonne et judicieuse nomenclature des objets semblables.

**Le passage de la Dordogne à Cubzac.** — Sous ce titre (Bordeaux, 1905, in-8° de 46 pages), M. P. de Sainte-Marie étudie la manière dont on a franchi la Dordogne à Cubzac à toutes les époques, les constructions et les légendes que ce passage a déterminées. Et c'est une excellente idée. Car le passage d'un fleuve est, si je peux dire, une force créatrice d'établissements et de pensers humains. A Cubzac, les noms de lieux rappellent la chaussée romaine de Bordeaux à Saintes ; le nom des ruines du château des Quatre-Fils-Aymon évoque les traditions laissées là par les pèlerins et les chansonniers du Moyen-Âge.

**La question de Saint-Seurin de Bordeaux.** — La publication, dans les *Mélanges Couture*, d'une nouvelle vie de saint Seurin a soulevé dans le diocèse d'aimables discussions. Cette vie a été attribuée par dom Quentin, qui l'a découverte, à Fortunat. Mais elle est, sur certains points, en contradiction avec ce que Grégoire de Tours rapporte de saint Seurin. La vie dite de Fortunat fait venir Seurin à Bordeaux de Trèves (cf. *Revue*, 1902, p. 302) ; Grégoire le fait venir de *partibus Orientis*. Dans un article intéressant de *l'Aquitaine* (13 et 20 oct. 1905), M. l'abbé Pailhès croit que les deux vies se complètent, et que l'est, pour Grégoire, c'est Trèves et l'Ostrasie. Je croirais plus volontiers que *partes Orientis* a le sens qu'il avait dans la *Notitia* — la partie orientale de l'empire. Et je ne peux encore me convaincre que la nouvelle vie soit l'œuvre de Fortunat.

**Cachettes monétaires** dans la Seine-Inférieure et exploration archéologique, fouilles de 1904, par L. de Vesly (nommé récemment conservateur du musée de Rouen) ; Rouen, Cagniard, 1905, extrait du *Bulletin de la Société libre d'Émulation*.

**Villa romaine du Thuit de Celloville** et sépulture d'Inglemare (Seine-Inférieure), par L. de Vesly, extrait du *Bulletin de la Société Normande d'Études préhistoriques*, t. XII, 1904 (Louviens, Izambert, 1905).

**Légendes** et vieilles coutumes par L. de Vesly, Rouen, Cagniard, 1905, extrait du *Bulletin de la Société libre d'Émulation*.

C. J.